

JACK LONDON

L'APPEL
DE LA FORÊT

suivi de

BÂTARD

Traduit de l'américain par

JEAN-PIERRE MARTINET

FINITUDE

CHAPITRE I

Au cœur de la barbarie

*Revoici le désir ardent
La vieille soif nomade
Plus de chaînes !
Des brumes du sommeil
Elle ressurgit enfin,
La race sauvage.*

HEUREUSEMENT pour lui, Buck ne pouvait pas lire les journaux. Aussi ne soupçonnait-il même pas l'effroyable menace qui, de Puget Sound à San Diego, pesait sur tous ses frères de race, les chiens du bord de mer, excellents nageurs au long poil chaud et aux muscles d'acier. En effet, des hommes d'une audace inouïe s'étaient lancés à l'aveuglette dans les ténèbres arctiques et y avaient découvert le plus convoité des métaux : l'or ! Le fabuleux métal jaune ! Les grandes compagnies maritimes n'avaient pas tardé à exploiter le filon et à lancer une gigantesque campagne commerciale

pour annoncer la nouvelle au monde entier, et maintenant, c'était par milliers que l'on se ruait vers le Grand Nord. Tous ces aventuriers, il leur fallait des chiens, mais des chiens aux muscles assez puissants pour pouvoir tirer un traîneau et à la fourrure assez épaisse pour résister à la morsure du froid arctique.

Buck vivait alors dans une grande maison nichée au cœur de la vallée ensoleillée de Santa Clara. C'était le domaine du Juge Miller. La somptueuse demeure se cachait derrière les arbres, à l'écart de la route. On apercevait juste une immense véranda qui entourait la maison d'un rêve de fraîcheur. À l'ombre des grands peupliers, des allées de gravier conduisaient à la douceur des pelouses. Mais le royaume de Buck se prolongeait bien au-delà. Derrière le bâtiment, tout prenait d'autres proportions : les écuries immenses où s'agitait tout un peuple de palefreniers braillards, les rangées de petites maisons pour les domestiques, enfouies sous les plantes grimpantes. Des pâturages verdoyants, des champs bigarrés, des cultures de toutes sortes, des vergers, des vignobles à perte de vue. On apercevait dans le lointain la pompe du puits artésien et le grand réservoir en ciment où les fils du Juge venaient prendre un bain matinal ou se protéger de la canicule de l'après-midi.

Buck régnait sans partage sur ce fabuleux domaine. Il y était né, il y avait passé les quatre premières années de sa vie. Bien sûr, il était loin d'être le seul chien. Comment

n'y aurait-il pas eu d'autres chiens dans une propriété aussi étendue? Mais ils ne comptaient pour ainsi dire pas. Ils se contentaient de mener une vie anonyme dans les recoins les plus obscurs de la maison, à la manière de Toots, le carlin japonais, ou d'Ysabel, le mexicain sans poils, ces étranges créatures qui ne se risquaient jamais à mettre une patte dehors. N'oublions pas les fox-terriers — une bonne douzaine — qui aboyaient craintivement dès qu'ils apercevaient Toots et Ysabel derrière la fenêtre, protégés par une armée de femmes de ménage brandissant brosses et balais.

Mais Buck n'était ni un chien de salon, ni un chien de chenil. Tout le royaume lui appartenait : il plongeait dans le bassin en ciment avec les fils du Juge, les accompagnait à la chasse, il faisait l'honneur à Mollie et Alice, les filles du magistrat, de les escorter matin ou après-midi dans leurs promenades. Les froides soirées d'hiver, il les passait couché au pied de son maître dans la bibliothèque, devant le feu qui crépitait. Parfois, il portait les petits-enfants du Juge sur son dos et les faisait rouler dans l'herbe et gardait un œil sur eux lors de leurs sauvages équipées qui les menaient jusqu'à la fontaine près des écuries, ou plus loin même, jusqu'aux prairies et aux champs de baies. Il veillait sur leurs moindres déplacements. Buck passait au milieu des fox-terriers avec une morgue toute impériale. Toots et Ysabel, il les ignorait complètement. N'était-il pas le roi? Il régnait sur *toutes* les créatures qui vivaient

sur le domaine du Juge Miller, toutes, sans exception... qu'elles volent ou rampent... y compris les humains.

Son père, Elmo, un énorme Saint-Bernard, avait été le compagnon inséparable du Juge, et Buck promettait déjà d'être son digne successeur. Certes, il n'était pas aussi imposant, sa mère étant un berger d'Écosse. Il ne pesait pas plus de soixante-dix kilos : mais soixante-dix kilos de dignité et de majesté. On ne le respectait pas, on le vénérait. Jusqu'ici, il avait mené une vie d'aristocrate blasé. Il avait même fini par devenir un peu égocentrique, comme ces gentilshommes campagnards qui, à force de vivre repliés sur eux-mêmes, en arrivent à se prendre pour le centre du monde. Mais il avait réussi à échapper à ce qui le menaçait : n'être plus qu'un de ces chiens de salon qui se laissent dorloter, bichonner, à longueur de journée. La chasse et tous les plaisirs qu'offre la vie au grand air l'avaient préservé des kilos superflus, lui avaient permis de conserver une santé éclatante et d'acquérir des muscles encore plus durs ; son goût atavique pour l'eau glacée et les bains l'avaient fortifié.

C'était donc ainsi que vivait le chien Buck à l'automne de 1897 quand la découverte des mines d'or du Klondike attira vers les solitudes glacées du Grand Nord une foule d'aventuriers originaires du monde entier. Mais Buck ne lisait pas les journaux, répétons-le. Et il ne se doutait pas non plus que Manuel, l'un des aides-jardiniers, était un

individu peu recommandable, rongé par un vice secret : flambeur invétéré, il avait une véritable passion pour la Loterie Chinoise. Par malheur, il croyait avoir découvert un système de jeu infaillible, qui devait le mener inéluctablement à sa perte, car s'obstiner à suivre une martingale demande de gros moyens, et les siens ne lui permettaient même pas de subvenir aux besoins de sa femme et de sa nombreuse progéniture.

La nuit de funeste mémoire au cours de laquelle Manuel accomplit son forfait, le Juge assistait à une réunion de l'Association des Producteurs de Raisin et ses fils étaient occupés à mettre sur pied les statuts d'un Club d'athlétisme. Personne ne vit le jardinier se faufiler dans le verger et repartir avec Buck qui pensait juste l'accompagner en promenade. Personne ne les vit arriver à la petite gare de College Park, à part un homme seul tapi dans l'ombre. L'individu s'approcha du jardinier et l'on entendit des pièces tinter dans la nuit :

— Tu pourrais quand même emballer la marchandise avant d'la livrer !

Manuel s'empressa de passer une énorme corde autour du cou de Buck :

— Tu la tords, et comme ça tu l'étrangles ! précisa-t-il à l'étranger, qui acquiesça d'un grommellement.

Buck supporta cette humiliation avec calme et dignité. Certes, on ne l'avait jamais traité ainsi, mais il avait appris à faire confiance à l'espèce humaine, à laquelle il

reconnaissait volontiers une sagesse infiniment supérieure à la sienne. Cependant, quand l'étranger s'empara de la corde, il se mit à grogner pour manifester son mécontentement. Dans son orgueil naïf, il continuait à croire encore que ses désirs étaient des ordres. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il se rendit compte que l'autre persistait à tirer sur la corde au point de le faire suffoquer ! Alors, fou de rage, il bondit sur son bourreau qui réussit néanmoins à le saisir à la gorge avant qu'il fût sur lui. D'une habile torsion du poignet, l'homme parvint à le déséquilibrer et à le jeter à terre. La corde se resserra alors impitoyablement. Buck se débattait comme un beau diable, au bord de l'asphyxie, son majestueux poitrail secoué de soubresauts aussi inutiles que désespérés. C'était la première fois de sa vie qu'on lui infligeait un traitement aussi cruel. Déjà, son regard se voilait, ses forces déclinaient. Il n'était même plus conscient lorsque le train arriva en gare, s'arrêta, et que les deux complices le jetèrent dans le fourgon à bagages.

Ça cahotait, ça bringuebalait, ça faisait un boucan effrayant. Parfois aussi, ça hurlait, ça sifflait, et ça vous déchirait les tympanes. Maintenant qu'il reprenait peu à peu conscience, Buck sentait confusément qu'il roulait vers une destination inconnue. Il avait trop souvent accompagné le Juge dans ses déplacements pour ne pas reconnaître la sensation étrange que l'on éprouve dans un fourgon à bagages. Il ouvrit les yeux et fut envahi par